

Les insectes

La Fontaine n'est pas moderne en insectes. Le mot même, en son temps, n'avait pas le sens net que lui donne la zoologie depuis la fin du XVIIIème siècle. Quand on lit dans *Le Villageois et le Serpent*, "l'insecte sautillant cherche à se réunir", il s'agit des bouts d'un serpent... "Insecte", proche ici de son étymologie, désigne en cette fable un animal qui peut survivre après avoir été sectionné. Plus généralement, au XVIIème siècle, le mot désignait tout petit animal dont l'aspect annonçait une vivable mise en tranches.

Le Lion, quand il s'adresse au Moucheron, ne parle pas en entomologiste :
"Va-t'en chétif insecte, excrément de la terre".

De même l'Araignée, quand elle se plaint de se ce que l'Hirondelle "prétendait enlacer tout insecte volant"... S'il y en ces deux cas coïncidence entre l'emploi moderne et l'emploi ancien, ce n'est pas par effet de science. L'insecte n'est pas une catégorie précise chez la Fontaine, qui n'hésite d'ailleurs pas à alimenter sa Cigale avec mouche et vermisseau...

Pour lui, les insectes relèvent des "animaux petits". Ils s'opposent donc aux grands, selon une distinction qui a sens en ses *Fables* comme l'atteste le passage du *Lion et du Rat* à *La Colombe et la Fourmi*, puis de *La Cigale et la Fourmi* au *Corbeau et au Renard*, puis, en passant par la grossissante Grenouille, aux *deux Mulets*. La Fontaine multiplie ces passages. Pour lui, comme pour le Lion, les insectes sont essentiellement "chétifs", miroir des grands.

Ces "chétifs" ne se croient pas "excréments". Leur lot est "l'amour-propre", "le plus grand de tous les flatteurs", selon La Rochefoucauld. La Cigale et la Fourmi qui ouvrent ensemble tous les livres des *Fables*, en sont particulièrement dotés. C'est, au fond, par amour-propre que La Cigale échoue devant la Fourmi, quand le Renard sait plus tard flatter le Corbeau. C'est par amour-propre, exigeant la mort d'autrui, que la Fourmi lance son "dansez maintenant"... Pour La Fontaine, le petit n'est le beau, ou le bon, ou le modeste. La Fourmi est ignoble. Une menue Mouche prétend mener tout un Coche. On peut être minuscule et plein de soi.

Mais "tout en tout est divers", chez les insectes comme en "l'ample comédie". La première Fourmi n'est pas toute Fourmi. Toute Fourmi n'est pas fourmi. Si la première fable du premier livre en propose un exemple atroce, La Colombe, au livre II, rencontre une Fourmi qui sait se souvenir de l'aide qu'elle lui apporté, et se montrer charitable. Cette Fourmi n'est pas fourmi. *Les Fables* distinguent et dialoguent. Elles arrachent le lecteur, parfois par insectes, à la tentation bien peu chrétienne, du jugement. Plutôt que de confondre toute Fourmi en une, mieux vaut s'ouvrir l'esprit à la diversité des êtres, des choses, et des situations. Ces deux fourmis, ensemble font l'oeil ouvert.

Le Moucheron oublie un moment d'ouvrir le sien. S'il a dominé le Lion, s'il l'a fait "écumer" et l'a rendu "plein de rage", il ne voit pas "l'embuscade d'une araignée", et rencontre là "sa fin". Le Lecteur, s'il sait lire, à cette "fin", ne rencontre par la sienne, mais continue, tirant leçon de ce spectaculairement aveuglant amour-propre de chétif.

Les aventures d'insectes sont le petit *Ecclésiaste* de *Fables*, mais on y croise aussi *L'Évangile*, la météo et l'"onde pure". Par ce monde "chétif", pourtant multiple, où les grandeurs d'un coup se font vaines, se joue, comme une mouche, mais avec heureuse efficacité, le drame drôle, ou la comédie, des tourbillonnants points de vue.

Les poissons

Les Poissons ne font ni l'ange, ni la bête. On les mange... On les mange continuellement dans les Fables de La Fontaine. Pas de pitié pour ces « citoyens de l'onde ». Ils sont à prendre. Ils sont pris. C'est presque immédiat. Un coup de filet, un coup de bec, les voilà dans la « poêle à frire ». Le Cormoran, le Pêcheur, le Berger qui joue de la flûte, le Rieur, le Héron, tous n'ont "qu'à prendre » et, s'ils ne sont pas sots, comme le Héron, ils prennent.

Les Poissons vivent en transparence. Ils semblent s'y plaire sans souci. Ils y jouent. "Ma commère la Carpe y faisait mille tours avec le Brochet son compère". Les Poissons sont sans poids ni malices. Ils ne se tendent pas de pièges. Ils ne guerroient pas. Ils ne constituent pas des sujets autonomes, antagonistes. Sauf en un cas, dans les Fables, ils ne sont pas tel ou tel personnage, comme le Lion, l'Ours, ou même la Cigale. Ils forment un peuple qui vit sans trouble en "l'onde pure" ou aux "étangs". Ils sont l'innocence, ce qui trouve peut-être source au vieux symbole chrétien, présent partout aux murs des Catacombes : le Christ par ses initiales grecques, y est, en effet, poisson. Tout poisson serait-il pas figure du Christ ? Les Poissons, chez la Fontaine, sont, en tout cas, de commodes victimes.

Il est pour eux difficile de fuir. Que le Berger tende "un long rets", voilà "les poissons pris". Les "grottes profondes" ne les protègent guère. Peu de replis discrets au "cristal vagabond". Ils sont souvent immédiatement visibles à "l'oeil du maître". Si même quelque Cormoran commence à perdre la vue par effet d'âge, et qu'il ne peut donc plus pêcher à coup sûr aux étangs, il les rassemble en un endroit "transparent, peu creux; fort étroit" et là les prend sans peine "un jour l'un, un jour l'autre".. C'est que le "peuple aquatique" a cru aux terribles nouvelles que répandait "le bon apôtre". Il aurait pu se protéger s'il s'était méfié. Mais la peur le tient. Les Poissons ont foi, et meurent dans l'étroite transparence.

Parfois, cependant, ils se méfient. Ils évitent d'écouter les discours charmeurs du Berger qui joue de la flûte. Ils ne sont pas séduits par la promesse d'un "vivier de fin cristal". Sans doute est-il plus aisé de résister aux charmes de la poésie pastorale qu'au discours sécuritaire du Cormoran... Cependant, dans chacun des cas, les Poissons finissent pris. Et "qu'importe qui vous mange" ?

Ils disparaissent sans "différence" en " toute panse". Ils forment peuple, et ils sont le peuple. Ils sont du côté du fragile, du bas, des victimes. Leur innocence ne les sauve pas. Le monde est tel. Dieu, lui-même, est apparemment peu soucieux du sort du Petit Poisson. Il ne lui prête pas toujours vie. Il ne lui apporte aucune assistance quand il tente de convaincre le Pêcheur de remettre à plus tard sa consommation. Dieu n'ouvre pas le coeur, ou l'esprit, du Pêcheur. Le Petit Poisson serait-il victime, par delà le Pêcheur, de Dieu ? Ne servirait-il à rien, à lui comme à d'autres, de "faire le prêcheur" ? Le Petit Poisson – en sa "poêle à frire," ne poserait-il pas même question que le Christ sur sa croix : "à qui m'as-tu abandonné" ?

Telle est chez La Fontaine la profondeur des Poissons en la transparence sans péché. Le Christianisme se retourne. Est-il possible d'avoir foi quand "la poêle à frire" menace ? Ne vaut-il pas mieux, comme certain Lièvre, toujours fuir ? Mais où ?

Les Poissons ne font ni l'ange, ni la bête, mais le Petit Poisson, par une fable "qui n'est pas ce qu'elle semble être", fait signe à Dieu qu'il est question.

Le Lion

Le Lion devient. Le Lion n'est pas Dieu.

Le Lion est parfois loin de faire la loi. Le Lion n'est pas toujours celui qu'on croit, mais le Lion est le roi, le roi est le Lion.

Le Lion devient vieux. Le Lion s'en va-t-en guerre. Le Lion est abattu par l'Homme. Le Lion est malade. Le Lion est amoureux. Le Lion bénéficie de titres aux *Fables* de La Fontaine dont les autres animaux sont privés. Il a parfois des adjectifs. Il a parfois des participes. Il lui échoie même d'être seul, sans compagnon ni complément du nom, ce qui n'arrive guère, parmi les animaux, qu'au Singe. Le Lion oscille entre l'essence fixe et l'infini ouvert de l'existence. Il est le Lion, c'est-à-dire le Lion, le Lion toujours recommencé, à bon ou mauvais droit, roi. Il est aussi, pourtant, un existant au monde, toujours changeant, toujours divers, parmi les maladies, les tourbillons. Ce roi glorieux porte sa croix de vivre.

Le Lion a donc deux corps. Il a un corps tangible qui vieillit, devient amoureux, dont un père rusé ronge parfois les ongles, un corps livré au mal, abattu, et que cogne un pied d'âne. Il a aussi un corps fixe, hors loi du monde, éternel comme celui de la Lionne que le Renard prétend avoir vu, par delà les obsèques, dans quelques Champs Elyséens. Le Lion ne veut avoir que ce corps là. Loin de lui la mort ! Il ne veut pas périr, ni que la Lionne périsse, ni que son fils périsse... Il voudrait persévérer dans l'être.

"Alléguer l'impossible aux rois, c'est un abus".

Pour ne pas finir, le Lion est prêt à "souper" du Loup, puis à "s'envelopper" de sa peau. Il croit tout, si on lui dit qu'il ne meurt pas. Il avale pour ne pas mourir. Il avale continuellement. C' est un tyran, jamais angelot, tyran partout, toujours, dévorant voisins, courtisans, moutons, berger, "canaille, sottise espèce". Jamais en sa personne, la moindre charité, le moindre coeur. Parfois un peu de stoïcisme, ou même le désir d'"apprendre la morale", mais son Louvre est un "vrai charnier". Tout lui fait ventre et vie.

Cette universelle tyrannie ne sauve pas *le Lion devenu vieux, le Lion malade, le Lion abattu par l'Homme...* Bossuet et l'Ecclésiaste s'entendent derrière La Fontaine, qui a lu Malherbe et sait que, de la mort, "la garde qui veille aux barrières du Louvre, n'en défend point nos rois"... Le temps s'en va au Louvre-charnier du Lion, comme au Louvre du Roi-Soleil. Le double corps du Lion ne le guérit pas de vivre, d'être mourant.

Le Lion, cependant, étonnamment, est jeune. Ce serait "imprudence toute folle" de croire que le temps seul en délivrera. La première fable du Livre XI raconte qu'"autrefois un Lion naquit "dans la forêt prochaine". Cet "autrefois" vaut pour toujours : le Lion n'est pas loin. Il est prochain. Il est notre prochain, et il ne cesse pas de naître. C'est là son effet Phénix. S'il devient vieux, s'il est abattu, "la forêt prochaine" produit un lionceau, qui deviendra "vrai Lion", car il va "craître". Le Lion est mort, d'accord, mais le voici, déjà, qui sort !

On pourrait le tuer, ou l'affaiblir. Mais comment ? On hésite On temporise. On n'est pas assez Renard. On est trop Léopard. Il déjà trop tard. Il est toujours trop tard avec le Lion dont les griffes grandissent. Que faire sinon pactiser ?

"Proposez vous d'avoir le Lion pour ami

Si vous voulez le laisser craître".

Comment "avoir le Lion pour ami" ? Comment, sans trop "sacrifier", faire "société" ?

Le Livre XI donne la solution, qui est de Singe : il faut au Lion, même s'il veut "apprendre la morale", et si l'on ne peut se taire, "parler de loin", lui offrir fable. Le Singe s'y emploie.

Au Lion qui l'interroge, curieusement, sur l'art de "bien gouverner", ce "maître ès arts" conte la fable des deux Anes, qui dénonce l'amour-propre, dit donc, mais décale vers les Anes, et laisse à plus tard la dangereuse question de l'injustice. Le Singe dit. Il ne dit pas rien. Il parle "de loin". Il

parle de près. Dans l'obligation où il est de faire "société avec le Lion", il se montre plus subtil encore que le Renard, toujours "bon routier et bon politique", qui évite d'aller en l'ancre du Lion malade. Le Singe parle là, mais hors. Il est hors là. Il sait que "les fables ne sont pas ce qu'elles semblent être". Proches et lointaines, directes et obliques, cristallines et vagabondes, elles sont un mode audacieux et prudent d'un vivre "en société avec le Lion", qui peut être le Roi-Soleil.

Après cette fable, ce "terrible sire" disparaît. Il manque au Livre XII, ce livre supplémentaire où il est question d'humanité, d'amour, de "bon coeur", d'Hospitalier et de Solitaire. Le cycle du Lion est clos au livre XI : on sait qu'il est, on sait qu'il meurt, on sait qu'il naît sans cesse, qu'il est toujours possible tyran... On sait sur lui "le pouvoir des fables". On sait désormais par Singe lui faire échange de signes. Vivons donc. Délions nous du Lion. Sortons par fables, après tant de fables, et grâce aux deux Anes, de son obsession. Constatons qu'il est heureusement invisible à la "source pure" où le Saint, qui finit les "ouvrages", nous invite à nous voir. Le Lion n'est pas nous. Le Lion n'est pas Dieu. Il devient même comme rien, pour qui se retire.

Le Livre XII des *Fables* délivre donc du Lion, bien retenu dans le filet des livres précédents.

Ne l'oublions pas, pourtant. Ce serait "imprudence toute pure" : le Lion est au monde toujours. Il ne faut pas cesser, nous croyant déjà Saint, d'être "vieux routier, bon politique", Singe gardant mémoire des *Fables*, filles elles-mêmes de Mémoire... Relisons sans cesse *Les Fables*. Remontons de pli en pli du Livre XII au premier Livre. Lisons le Lion toujours avec son double corps, son corps glorieux, ce corps fixe éternel, ce corps qu'on dirait épique, et ce corps mobile, changeant, qu'on dirait d'aventures, d'histoires, de romans ou de contes. Méditons l'éternel mortel mortifère. Relisons le par les *Fables*, et pensons les par lui, sans nous y clore.

Les *Fables* en effet, comme le Lion, ont double corps, mais vont à "l'âme", la morale. Cristal et fontaine, elles sont et deviennent. Cette "ample comédie", fille d'Homère et des romans, combine épopée et Astrée. Elle est au Lion miroir inverse, lieu ondoyant, qui le dénonce, mais dessine une vie possible, "avant que l'on soit mort". Elles proposent par le Lion, dans le Lion, contre Le Lion, tout contre, en leur forme fixe et mobile, lui échappant, d'infinies "leçons".
